

LUCIE paysanne en 14-18



*À la rencontre de Lucie,
mais aussi de Germaine la forgeronne,
Madeleine la boulangère, ...
ces femmes courageuses,
oubliées de la Grande Guerre !*

Du 5 avril au 26 octobre 2014

Exposition
organisée par :

**Musée de Plein Air
de Villeneuve d'Ascq**



Association Monique Teneur
sauvegarde du patrimoine rural

LUCIE paysanne en 14-18

Association Monique Teneur,
Sauvegarde du Patrimoine Rural

Siège : Musée de Plein Air
143, rue Colbert
59650 Villeneuve d'Ascq

Tél. : 03 61 26 97 44

Email : assomoniqueteneur@sf.fr
www.museedepleinair-asso.org

SOMMAIRE

Introduction 3

RÉQUISITIONS 5

CORRESPONDANCES 6

RATIONNEMENTS 7

TRAVAUX DES CHAMPS 8

PIGEON-MESSAGER 10

DEJIL 11

GERMAINE, FORGERONNE 12

JEUX DE GUERRE 13

MADELEINE, BOJLANGÈRE 14

L'APRÈS... 15



1^{er} août 1914,

le tocsin sonne dans les campagnes !

Lucie, jeune paysanne, voit partir à la guerre son mari Gustave. Ils ont deux enfants ; Émile, 8 ans et Marguerite, 5 ans et attendent un heureux évènement pour Noël...

Lucie et son époux échangeront de la correspondance durant toute la guerre, jusqu'à la mort de Gustave, le 31 août 1918.

MOBILISATION

Partout en France, les cloches sonnent...

Pierre-Jakez Hélias raconte :

« À 5 heures de l'après-midi, les cloches de l'église paroissiale entrent en branle sur un mode à faire croire que le sacristain a perdu la tête. En vérité, le pauvre diable sonne le tocsin d'un incendie qui va durer plus de quatre ans à travers le monde. Comment pourrait-il trouver le ton juste ? Il va d'une cloche à l'autre, frappant avec la maladresse du désespoir. Mais tous comprennent bien son langage inouï. Mon père donne encore quelques coups de faucille, de plus en plus lentement. Il met un genou à terre et baisse la tête. Et soudain, le voilà qui se lève tout droit, jette son outil loin de lui et s'en va vers le bourg à travers champs sans desserrer les mâchoires. Ma mère s'est assise par terre et pleure dans son tablier. Et alors ! Il faut finir de couper le blé, ce qu'elle fait avant de rentrer à la maison et après avoir cherché la faucille de son mari parmi les noisetiers du talus [...] Lorsque mon père reviendra des champs de bataille, il laissera la faucille entre les mains de sa femme. Il n'en était plus le maître, pensait-il, car elle avait été bien gagnée par la mère ».

(« Le grand livre de la vie agricole » Jean-Michel Lecat)



APPEL AUX FEMMES

Loin de se cantonner aux tâches ménagères, à la traite des vaches et à l'entretien du poulailler, les femmes étaient déjà très présentes dans les champs pour seconder les hommes. Mais ce sont elles qui désormais vont devoir, en plus, labourer, semer, herser, assurer les moissons et le battage du grain, négocier à la foire l'achat ou la vente du bétail, diriger les éventuels domestiques : des métiers d'hommes qui leur valent cette dénomination de « patronnes » ou « gardiennes ».

« Jeunes ou vieilles, les femmes étaient les gardiennes ; gardiennes du foyer, gardiennes des maisons, de la terre, des richesses, gardiennes de ce qui avait été amassé par le patient effort des âges pour faciliter la vie de la race, mais aussi gardiennes des ordinaires vertus et gardiennes de ce qui pouvait sembler futile et superflu, de tout ce qui faisait l'air du pays léger à respirer, gardiennes de douceur et de fragile beauté. »

[Extrait du livre « Les gardiennes » d'Ernest Pérochon, instituteur devenu écrivain et prix Goncourt en 1920].

République Française

Préfecture du Nord

Aux Femmes Françaises

La guerre a été déclarée par l'Allemagne, malgré les efforts de la France, de la Russie, de l'Angleterre pour maintenir la paix.

A l'appel de la Patrie, vos pères, vos fils et vos maris se sont levés et demain ils auront relevé le défi.

Le départ pour l'Armée, de tous ceux qui peuvent porter les armes, laisse les travaux des champs interrompus, la moisson est inachevée, le temps des vendanges est proche. Au nom du Gouvernement de la République, au nom de la Nation toute entière groupée derrière lui, je fais appel à votre vaillance, à celle des enfants, que leur âge seul et non leur courage, dérobe au combat, je vous demande de maintenir l'activité des campagnes, de terminer les récoltes de l'année, de préparer celles de l'année prochaine. Vous ne pouvez pas rendre à la Patrie un plus grand service. Ce n'est pas pour vous, c'est pour Elle que je m'adresse à votre cœur.

Il faut sauvegarder votre subsistance, l'approvisionnement des populations urbaines et surtout l'approvisionnement de ceux qui défendent à la frontière avec l'indépendance du pays la civilisation et le droit.

Debut donc femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la Patrie, remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur les champs de bataille. Préparez-vous à leur montrer demain la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensencés. Il n'y a pas dans ces heures graves de labeur infime ; tout est grand qui sert le pays. Debut, à l'action, au labeur, il y aura demain de la gloire pour tout le monde.

VIVE LA RÉPUBLIQUE !
VIVE LA FRANCE !

POUR LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE,
Le Président du Conseil des Ministres,
RENÉ VIVIANI.

Lille, Imp. L. DAVEL, 1913 à 1914



Le 10 / 09 / 1914,

Gustave, très cher,
Une nouvelle réquisition de chevaux a eu lieu cette semaine dans le village. Me voyant enceinte, le soldat m'a posé des questions. Je lui ai dit que mon mari était au front et que je n'avais que ce cheval pour m'aider. Il a eu pitié je crois et me l'a laissé.
Ta Lucie.

RÉQUISITIONS

Avec la réquisition des animaux et notamment des chevaux, les campagnes perdent une force de travail conséquente. Lucie a eu beaucoup de chance, ce qui ne fut pas le cas de toutes :

« Adieu nos projets de travail, rentrées de légumes, labours et le reste, il va falloir se donner bien de la peine et attendre que quelqu'un veuille bien nous prêter un cheval quelques heures pour le plus pressé. Il ne faut plus penser aux betteraves à sucre, encore moins aux blés. »

(Témoignage de Céleste Chassinat, paysanne en 1914)



« Gardez mon homme à la guerre tant que vous voudrez, mais laissez-moi au moins ma jument ! »

Certaines communes du Nord, se retrouvent très vite avec une pénurie de chevaux et ne peuvent donc moissonner sans l'aide des communes environnantes et doivent alors recourir à l'intervention du préfet :

« Maire Réquignies à Monsieur Préfet Lille = impossible de faire la moisson les communes de Bousois Marpent Jeumont Colleret et Cerfontaine ne voulant pas fournir de chevaux prions Monsieur Préfet réquisitionner lui-même 15 chevaux dans dites communes »





Le 25 / 03 / 1915,

Mon chéri,
J'ai vu en ville ta cousine Marie.
Elle est devenue marraine de guerre
et correspond avec un jeune homme
au front. Il paraît qu'il dit retrouver
le moral depuis ces échanges de courriers.

Lucie.

CORRESPONDANCES

Petites annonces parues dans « La Vie Parisienne »,
du 5 août 1916 :

LA VIE PARISIENNE

JEUNE S-LIEUT., au front, cra-
pouillot, ayant quelques quali-
tés, deux blessures, serait bien
heureux d'avoir une char-
mante petite marraine.

TROIS sous-officiers, 26 ans, gais
en général, mais tristes parfois,
désireraient marraines, tristes
ou gais, suivant les jours, spiri-
tuelles, quand elles écrivent,
jeunes pour le moment et
patriotes pour toujours.

LE CAFARD nous travaillant
trop, Ernest, Maurice, Charles,
demandent gentilles marrai-
nes affectueuses. Ecrire grande
vitesse.



BLESSÉ devant repartir front,
désirerait corr. avec marraine
désintéressée.

LIEUTENANT, 30 ans, seul dans
la tranchée, cherche aimable
marraine jeune et affectueuse.

ON LES AURA. Surtout avec
l'appui d'aimables marraines
parisiennes.



Le 12 / 05 / 1915,

Mon chéri,
Ici, nous ne manquons de rien
et mangeons à notre faim, grâce à notre
production. Mais pour cela, nous redoublons
tous les jours d'efforts pour que notre récolte
ne pourrisse pas dans les champs.

Lucie.

RATIONNEMENTS

Les paysans maintiennent, dans l'ensemble, un niveau
d'alimentation convenable par l'auto-consommation.

E. Pérochon raconte dans son livre « Les Gardiennes » :

« Il y eut belle hausse, ce printemps-là, sur toutes les denrées. Personne ne parla plus d'abandonner la culture ; les femmes les moins courageuses, les vieillards les plus fatigués se ressaisirent ; les champs qui étaient restés en friche furent bien vite ensencés. (...) Il ne faut pas se hâter de dire que c'était le seul appât du gain qui relevait ainsi le courage des gens de la terre. Dans les âmes les plus humbles, il y avait le sentiment exaltant d'une victoire ; victoire pénible, lente, achetée au prix de peines obscures et incroyables, auxquelles, dans le désordre tragique de la guerre, on ne prêtait pas suffisamment attention. »
« Je dis qu'il faut semer tant qu'il y a de la terre !... »



En ville, les pénuries entraînent rapidement inflation et rationnement. Des campagnes de communication se mettent en place pour faire accepter ces restrictions, comme le montre cette affiche scolaire du Ministère de l'Instruction Publique (1918) :

« Mangeons moins de pain et plus de pommes de terre. Mangeons moins de corps gras nous digérerons mieux. Mangeons moins de sucre. Le sucre est un superflu. Buvons beaucoup d'eau, peu de boissons fermentées, pas d'alcool. L'abus de la viande provoque l'antérite et l'appendicite. Bien des gens se porteraient mieux s'ils mangeaient et buvaient moins.



Le 03 / 08 / 1915,

*Ma douce et tendre,
Je sais tout le courage et la détermination
que tu mets dans la tenue de notre ferme.
Tu as l'air d'être devenue une vraie
maîtresse d'exploitation.*

*Plante de ces pommes de terre noires
qui poussent mieux et s'arrachent
plus facilement.*

Ton Gustave

TRAVAUX DES CHAMPS

Lucie va devoir maintenir l'exploitation familiale durant plus de quatre années, comme beaucoup d'autres femmes.

Devenue institutrice, Emilie Carles, raconte dans "Une soupe aux herbes sauvages" comment elle a dû interrompre ses études en 1915 pour travailler à la ferme familiale après le départ au front de deux de ses frères. Elle avait 16 ans :

« Le plus dur n'étant pas tant de se débrouiller avec un mulet ou un attelage de vaches que de tenir le manche de la charrue ; je n'étais pas grande, raconte-t-elle. Nous avions une charrue toute simple, un araire avec un manche fait pour un homme. Pour moi, il était bien trop haut. Quand je faisais les sillons avec cet engin, chaque fois que j'accrochais une pierre, je recevais le manche dans la poitrine ou dans le visage. Pour moi labourer était un vrai calvaire.... Les mois se sont succédés ainsi. Je n'avais aucune notion du temps, une année aurait pu être un jour ou mille ans, c'était pareil. La seule chose qui comptait c'était le travail et la fatigue, la fatigue et le travail, jusqu'à l'épuisement. Je n'avais guère le temps de penser à moi, ni même de penser tout court. »



« Le sillon,
c'est aussi
une tranchée »

(Légende d'une
illustration
de 1916
de Fabiano in
la Baïonnette).



Extrait du roman « Les Gardiennes » d'E. Pérochon :

« Il y en a eu qui payèrent de leur santé ou même de leur vie cette vaillance passionnée. A. Sérigny, une jeune femme des Cabanes enfanta en plein Marais, loin de tout secours et on ne la trouva qu'à la nuit tombante : elle en mourut ; chez les Candé, la grand'mère eut la cheville sciée par une lame de faucheuse ; la blessure fut également mortelle. » « (...) Marie Roque, la femme du forgeron, tuée d'une ruade par un mulet vicieux qu'elle ferrait. »

Pour lutter contre l'exode rural, Mme Babet, fondatrice de la revue La femme au Foyer, crée en 1917 la première ferme-école pour jeunes filles. Elles apprennent labourage, fauchage, fenaison, traite, basse-cour. Elles ont aussi des cours scientifiques agricoles, d'horticulture, des rudiments de menuiserie, de vannerie, de mécanique, sans oublier la conduite automobile.

Pauline et Louise Brunet sont saluées comme « Vaillantes Françaises » et médaillées d'argent au concours annuel organisé par la Société d'Agriculture de l'Allier :

« Elles exploitent leur petit domaine sans défaillance avec l'aide d'un jeune belge. Depuis un an on les voit conduisant leurs attelages à la charrue, rentrant le foin, leurs moissons, tout en soignant leurs deux enfants. Toujours levées avant l'aube, elles ne se couchent jamais avant 10 heures, lorsque tout est rangé et mis en ordre à l'intérieur de la maison. Leur travail opiniâtre a été couronné de succès, elles n'ont pas récolté moins de 400 doubles décalitres de froment, elles ont donné à la réquisition une vache de 700 kg et en préparent une autre du même poids. Leurs semences d'automne sont terminées et font espérer une récolte qui ne sera pas probablement inférieure à celle de 1915. Tous ces gros travaux ne les ont pas empêchées d'avoir soin des menus produits de la ferme. Chaque quinzaine, on les aperçoit portant à Saint-Pourçain poulets, lapins et oeufs ».



Le 15 / 10 / 1915,

Ma chérie,

Nous ne savions pas ce qu'étaient devenus nos camarades appartenant à une unité de chasseurs. Ils combattaient depuis des semaines du côté de Lorette. Et puis un pigeon nous est arrivé. Il portait un message de leur part. C'était leur dernier espoir de nous communiquer leur position.

Gustave

PIGEON-MESSAGER

Dans son livre : « Lorette, une bataille de 12 mois – octobre 1914 à septembre 1915 », Henri René, pseudonyme du Commandant Laure qui commandait le 3^e bataillon du 149^e RI en Artois, relate ceci :

« Une unité de chasseurs à pied, engagée à fond, s'est trouvée en pointe et coupée des autres unités. Tous les moyens pour aviser le commandement de cette situation étaient fauchés par les bombardements ou le tir des mitrailleuses. Le téléphone était coupé et la liaison optique impossible en raison de la fumée des éclatements. C'est alors que les chasseurs qui avaient emporté quelques pigeons voyageurs obtinrent de les lâcher avec le message suivant :

« Sommes sous le Souchez. Subissons lourdes pertes, mais le moral est très élevé. Vive la France ! »

Du colombier, le message fut transmis à l'artillerie qui allongea le tir, protégeant ainsi nos chasseurs d'une contre-attaque allemande. Ainsi Souchez fut libéré. »



Le 29 / 11 / 1916,

Mon chéri,

Le fils d'Odette, notre voisine, qui venait si souvent t'aider, est mort au champ d'honneur. Nous l'avons enterré hier.

Le seul réconfort pour sa mère est d'avoir pu récupérer le corps.

Prends soin de toi.

Ta Lucie.

DEUIL

Morts, blessés, disparus, prisonniers ?

Très souvent, les familles demeurent dans l'incertitude jusqu'à l'annonce ou, au contraire, la délivrance : « il est en vie ».



« Cette séparation si prolongée d'avec ceux que nous aimons est vraiment bien douloureuse mais nous ne pouvons nous en plaindre, et nous nous y résignons, en pensant à tant d'autres parents encore plus malheureux que nous ; et nous ne saurions oublier ton oncle et ta tante Lili, toujours sans nouvelle du pauvre Maurice. C'est cela qui est réellement affreux ! Nous, au moins, nous avons le bonheur d'avoir presque chaque jour de bonnes lettres de vous trois (...) »

[14-18 La première Guerre Mondiale - Pierre Valaud]



Le 12 / 03 / 1917,

Mon chéri,

En labourant la semaine dernière, le soc de notre charrue s'est cassé. Il a fallu l'emmenner chez le forgeron. Germaine, depuis le départ de son mari, a repris l'affaire. Il m'a fallu négocier très longtemps et faire preuve de persévérance.

Ta petite Lucie

GERMAINE, FORGERONNE

Témoignage de l'histoire de Désirée Frémond, épouse d'Abel Gilbert, forgeron, parti avant même la mobilisation, en tant que brigadier-maréchal-ferrant dans l'artillerie lourde.

Désirée dû maintenir pendant toute la guerre les activités de son mari à la forge : maréchalerie, mécanique agricole.

Il est impossible pour une femme seule de reprendre l'activité de la forge. Trouver de la main d'oeuvre est d'autant plus crucial sous peine de fermer boutique... Jusqu'en 1917, elle put compter sur son beau-père (66 ans) et sur un jeune à peine sorti d'apprentissage, à qui le forgeron détaillait dans ses lettres les techniques que l'ouvrier ne maîtrise pas encore et c'est à Désirée de les faire exécuter à l'atelier.

En 1917, le jeune homme fut mobilisé à son tour et alors que Désirée avait tout fait pour le garder en augmentant son salaire à chaque renouvellement de contrat, elle se retrouva dans une

situation critique. Elle demanda d'avoir un maréchal mobilisé par les autorités puis que l'on accorde une permission spéciale à son mari pour la période des moissons, mais en vain. Il fallait fermer boutique !

Son beau-père, ne pouvant accepter cette fermeture, reprend totalement l'acti-

tivité. Il travailla jusqu'au bout de ses forces et mourut dès le retour de son fils en 1919.



Le 20 / 12 / 1917,

Mon chéri,

Pour Noël qui arrive, ta cousine Marie est venue amener des jouets aux enfants : une poupée Alsacienne pour Jeanne, un jeu de l'oie pour Marguerite et un avion en bois pour Émile. Les enfants étaient fous de joie.

Ta Lucie.

JEUX DE GUERRE

La guerre bouleverse tout !

L'industrie du jouet n'échappe pas à « l'air du temps » :

« Jusqu'au bout. Nouveau jeu de la guerre de 1914 » est un jeu de l'oie, conçu par H. Bouquet. Il met en scène dans un ton cocardier et antiallemand, le parcours de la guerre, de l'attentat de Sarajevo à la fuite des Allemands.



Le jeu valorise avant tout l'armée française et ses chefs mais n'oublie pas de célébrer les armées alliées et en particulier la vaillante Belgique. Les textes reprennent un des thèmes classiques de la propagande : la France et ses alliés mènent contre un ennemi diabolisé une guerre juste « pour le droit, l'honneur et la civilisation ».



Le 13 / 05 / 1918,

Mon chéri,

Malgré tout le courage et la volonté de Madeleine, le pain est de moins en moins bon et la fille du meunier ne peut plus nous fournir en farine. Quand cette guerre se terminera t-elle enfin ?

Ta Lucie

MADELEINE, BOULANGÈRE

La boulangerie à Exoudun était condamnée à la fermeture, quand Mr Danniau, le boulanger partit à la guerre avec les dernières levées... C'était sans compter sur Madeleine, la jeune fille du boulanger.

À 14 ans et sans autre formation que celle d'avoir observé depuis l'enfance son père travailler, elle entreprit d'essayer de faire elle-même le pain.

Les premiers jours, le travail fut très dur physiquement : porter la farine, utiliser la pelle pour mettre les pains dans le fournil, pains de 1 kilos (elle pouvait en mettre deux sur la pelle), veiller à la chaleur du fournil.

Elle avait recruté son petit frère de 10 ans, André, pour l'aider dans sa tâche. Le petit croyait au début à un jeu, une plaisanterie, mais comme la mère et les autres villageois il se trompait. La jeune Madeleine loin d'être « folle » fit preuve d'un grand courage et d'une grande compétence pour faire le pain, base de l'alimentation. Le pain nourrissait le village et toutes les fermes alentour. Pour un total de deux à trois fournées par jour soit 400 à 600 kg par jour, 200 kg par fournée.

Recherchant toujours à s'améliorer elle profita d'une permission de son père pour apprendre à ses côtés. Il lui enseigna la fabrication des pains spéciaux.

Son courage et celui de son frère furent loués par le président lui-même qui lui fit envoyer une croix de Lorraine.

À la fin de la guerre la jeune femme s'était épuisée à la tâche et lorsque son père revient, la boulangerie est certes dans l'état dans lequel il l'avait quittée mais sa fille malade. Les traitements n'eurent aucun effet et elle mourut le 26 mars 1920.



Le 10 / 03 / 1919,

Marie, ma chère cousine,

Voici maintenant quelques mois que Gustave est mort et il nous manque toujours autant. Toute la famille nous soutient : mon père, depuis qu'il est rentré, vient souvent m'aider et mon beau-père me conseille. Nous avons réussi à faire assez de profit et j'ai acheté quelques terres supplémentaires.

Lucie

L'APRÈS...

À la fin de la guerre, on note une grande disparité dans la situation des paysans, selon que leurs terres étaient en zone occupée ou zone libre :

- Certains retrouvent écuries et greniers vides, des exploitations aux rendements diminués, du matériel à renouveler. Des champs sont rendus stériles sous la pluie d'obus.
- D'autres, au contraire, ont pu s'enrichir et acheter des terrains et se moderniser.

E. Pérochon, dans « Les Gardiennes » raconte :

« (...) il eut la joie de trouver son étable mieux garnie qu'au départ et sa grange remplie. Une autre joie l'attendait, plus forte encore. Léa avait négocié pendant son absence, l'achat d'une parcelle de Marais touchant au paradis de la Motte-Fagnoux (...) Avant la guerre, Norbert, plus d'une fois, avait guigné cette parcelle. »



Remerciements et crédit photos :

Historial de la Grande Guerre, Péronne (Somme) © Yazid Medmoun : p. 1, 3, 5 / Archives départementales du Nord : p. 4, 5 / Archives départementales de la Somme : p. 12 / Direction des Archives départementales et du patrimoine du Conseil Général du Cher : p. 7 / Musée de la Vie Rurale, Steenwerck : p. 9, 10, 11 / MAT POP, Wattrelos : p. 6 / Musée de la Poupée et du Jouet ancien, Wambrechies / Source Gallica.bnffr - Bibliothèque Nationale de France : p. 14.

LUCIE paysanne en 14-18



Association Monique Teneur
Sauvegarde du patrimoine rural



avec le soutien de:

DOUBLET



Exposition réalisée dans le cadre de :
« Vivre en 14-18 »



Nord
le Département

